Document généré le 19 avr. 2024 19:16

Laval théologique et philosophique

Apories en forme de thèses

Guy Godin

Volume 27, numéro 2, 1971

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1020236ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1020236ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Godin, G. (1971). Apories en forme de thèses. *Laval théologique et philosophique*, *27*(2), 129–134. https://doi.org/10.7202/1020236ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

APORIES EN FORME DE THÈSES

Guy GODIN

I. SUR L'OPPOSITION NATURE ET RAISON

Si l'homme faisait des arbres et des astres, il imiterait la nature mais sans réussir à cacher sa géométrie sous ce désordre apparent qui est l'effet de l'art consommé de la nature. Si la nature faisait des maisons, elle imiterait les architectes, après avoir fait un choix — car son goût est sûr. Elle rechercherait l'élégance euclidienne, peut-être sans y réussir complètement... on aurait un mythe de la nature : sa première façon d'essayer de s'expliquer l'homme à elle-même.

La géométrie de l'homme — et aussi sa pensée — sont déjà dans l'œuvre de la nature. Il n'y paraît pas car la nature fait toujours quelque chose, en plus ou en moins, qui semble contraire à la géométrie. Il faut prendre garde que le soleil et la lune — et tout l'infiniment grand — ne sont pas parfaitement euclidiens. Quand on le croit, on se laisse prendre à un autre mythe de la nature. On s'en rend compte lorsqu'on y regarde de près mais à distance, on n'y voit pas assez parce qu'on en voit trop. C'est une façon de la nature de nous faire penser à la géométrie.

Quant à l'infiniment petit, c'est le contraire : on en voit trop parce qu'on n'y voit pas assez. Nous projetons dans l'infiniment petit le mythe de la nature que nous percevons dans l'infiniment grand... mais ici, nous ne pouvons y regarder de près car nous sommes déjà trop près. Notre seul recours est la méthode statistique qui, par la voie des grands nombres, nous conduit à l'infiniment petit. Mais cette méthode ne pourra jamais prouver que deux électrons donnés se ressemblent « comme deux gouttes d'eau ». C'est une façon de la nature de nous faire penser à l'esprit de finesse.

II. SUR UNE MÉTAPHORE

The poem is a magic thing
and has more keys than doors. (James BROUGHTON)

Le poète n'a cure du nombre des portes : il possède tant de clefs. Il en fabrique gratuitement, pour le seul plaisir, les conserve toutes mais ne les essaie jamais pour vrai . . . nul ne sait quelle clef ouvre une porte. Le poète a des choses plus graves à faire que d'apprendre l'art du serrurier.

La science a autant de clefs que de portes. Elle vérifie toutes ses clefs soigneusement, rejette impitoyablement celles qui n'ouvrent rien, les fond pour en fabriquer de meilleures. Mais les portes qu'elle ouvre, toujours en plus grand nombre, donnent toujours sur de nouvelles portes, fermées.

Le philosophe cherche une clef-maîtresse, dont il est sûr qu'elle existe quelque part. Non un vulgaire passe-partout qui ouvre toutes les portes, mais la clef qui ouvre la porte maîtresse . . . du moins, certains philosophes s'acharnent encore à la tâche.

III. SUR L'INTELLIGENCE

Il est paradoxal que, quelle que soit la façon dont on définisse l'intelligence, on s'accorde couramment à lui reconnaître une certaine supériorité — au moins au point de vue de la complexité et à celui de la conscience de soi — en même temps qu'on l'accuse de toutes les sécheresses et appauvrissements d'être. Depuis que des philosophes l'ont enfermé en lui-même, le *sujet* ne cherche qu'à retrouver le monde : recherche pénible d'une raison pure qui tente de redonner aux sens, par mode de déduction, une sensibilité qu'on leur a défendu de trouver dans les choses. Rien d'étonnant à ce que, par contraste, d'autres soient conduits à chercher l'intelligence dans la sensation.

Loin de conduire à une perte d'être, l'abstraction de l'intelligence — pourvu qu'elle se réalise en symbiose avec la sensation — constitue une pénétration plus profonde dans l'être. L'intelligence n'est pas un filtre réducteur qui purifierait l'être de toute sa saveur naturelle mais une lumière qui dévoile dans l'être des replis et des secrets que la seule sensation n'a pu atteindre, encore moins le seul contact physique existentiel avec les choses.

En l'homme c'est la lumière de l'intelligence qui est première et c'est de l'absence de cette lumière qu'il souffre en premier. C'est aussi la lumière qui paraît d'abord dans le premier silex taillé, dans la première parole devenue mythe et

dans le premier *principe* posé par le premier philosophe. La science ne fait que raffiner sur les détails — d'une façon admirable lorsqu'elle est pleine d'intelligence.

IV. SUR LA GRANDEUR DE LA SCIENCE

Le meilleur de la science se trouve dans ce qui, en elle, échappe au contrôle rigoureux de sa propre méthode. Si on ne sait pas le voir à temps, l'homme finira par se diluer dans les *sagesses* successives que nous proposent les spécialistes.

Dans le phénomène contemporain du vol spatial, ce n'est ni la masse des techniques nouvelles et fécondes inventées par l'homme de science, ni la promotion de la mécanique céleste au rang de science expérimentale qui font la plus grande gloire de la science ; c'est la nouvelle vision du monde qui domine cet ensemble et de laquelle le cœur de l'homme ne peut être absent, non plus que son intelligence *non-scientifique*. Les techniques acquises ne sont que l'élégant sous-produit de cette vision, même si leur invention a contribué à faire surgir la vision.

J'ai toujours été frappé de constater que les plus grands savants estimaient comme négligeable tout l'effort de la recherche aussi longtemps qu'un découvreur n'en ferait la synthèse dans un brusque éclair de génie qui allait profondément bouleverser la face de la science et faire presque oublier la lente et pénible genèse conduisant à cet éclatement.

J'ai toujours admiré que les plus grands hommes de science ne cessent de réclamer la liberté et la *gratuité* de la recherche, non pas sous le prétexte vulgaire des hommes d'affaires que les grandes découvertes utiles à l'humanité arrivent toujours quand on ne les a pas cherchées, mais au nom de la seule beauté et de la seule grandeur de ces découvertes — l'utilité allant de soi, par surcroît.

V. SUR LA MAIN

Autrefois dans l'histoire de l'homme, c'est la main qui a libéré la parole pour que l'homme soit à la hauteur de l'intelligence. Le drame de l'intelligence contemporaine, c'est qu'elle a perdu ses mains ; elle les a abandonnées aux techniciens comme l'intelligence bourgeoise avait livré les siennes aux marchands.

VI. SUR LE MYTHE

Si l'homme n'était que *raison,* la science serait peut-être née mais non le mythe ni la philosophie. L'homme serait devenu un technicien hautement spécialisé —

presque aussi avancé qu'une machine cybernétique — à la suite de quelque accident de l'évolution, comme l'impact fortuit d'un rayon cosmique en maraude sur un individu présentant des *conditions favorables*. Cela aurait pu se produire tout aussi facilement sur une île perdue du Pacifique que dans la banlieue d'une grande ville américaine. D'autre part, si l'homme n'était que sensation, ou si ce qu'on appelle son intelligence n'était qu'un aspect plus complexe de sa conscience sensible, sa vie affective aurait sans doute été plus riche que celle des animaux mais aucun mythe ne nous serait parvenu pour nous le faire soupçonner.

L'engouement actuel pour le mythe comporte des aspects paradoxaux. Certains, qui ne semblent s'y intéresser que pour le dévaluer en dénonçant une naïveté que le progrès scientifique ne saurait plus tolérer, prendraient volontiers à leur compte cette parole de Lévi-Strauss : « Le mythe, c'est l'inauthenticité radicale . . . » D'autres exaltent le mythe comme le seul lieu de l'homme total, la seule vision du monde qui permette à l'homme de se retrouver et de refaire l'unité morcelée par la précise dissection de la raison et la sécheresse stérilisante de la philosophie. Cette dernière attitude est souvent liée à cette sorte de sur-valorisation du symbole qui tend à en faire une manière de clef de tous les mystères à l'usage exclusif des initiés.

Plus que la science — qui témoigne de la raison, le mythe — comme la philosophie qui est née de lui — témoigne de la transcendance de l'intelligence, ne serait-ce que par la recherche de totalité qui le caractérise et par la transcendance que lui-même pose. Le développement des sciences — nées de la philosophie — semble avoir détruit cette prétention initiale commune au mythe et à la philosophie, en s'emparant successivement des domaines du savoir.

Partielle, la science est aussi partiale. Comme le désir de totalité est inné au cœur de l'intelligence, l'une ou l'autre des sciences a été tour à tour proposée comme une réponse totale — physique, psychologie, sociologie, sans parler de la mathématique dont la prétention à l'universalité a toujours séduit l'intelligence — devenant ainsi une édition revue, corrigée et diminuée du mythe primitif.

Quant à la philosophie, elle a évolué dans deux directions. Certains ont voulu la rajeunir en l'enfermant dans les cadres de la méthode scientifique, partialisant ainsi la philosophie et produisant des mythologies semblables à celles qui ont marqué certaines sciences. D'autres, devant la difficulté croissante de faire la synthèse du savoir, ont voulu conserver le caractère de totalité de la philosophie en l'excluant du domaine du savoir pour la reléguer à celui des valeurs.

Sensation et intelligence sont les constantes de l'homme ; mythe, raison, philosophie et science, des variables dans les temps et les espaces, chez l'homme historique et chez l'homme individuel.

VII. SUR LE JUGEMENT DE VALEUR

Les sciences humaines, par mimétisme des sciences de la nature à qui cela a réussi, s'efforcent de considérer la réalité humaine *in vitro* et voudraient bien ne la toucher qu'avec des gants aseptiques. Il ne faut pas se laisser leurrer par le souci du concret qu'elles proclament car on y élimine ce qui est le plus totalement concret : le jugement de valeur.

Mais à y regarder de plus près on constate que l'homme contemporain se venge de la Science en y mêlant constamment des jugements de valeur qui obéissent à des hiérarchies de valeurs différentes chez chacun. D'autre part, il tend à égaliser toutes les valeurs en posant leur relativité absolue.

Les sciences de la nature, malgré tous leurs progrès, n'ont pas encore réussi à purifier des mots comme ceux d'*espace* et de *temps* de toutes leurs connotations primitives, émotives et grossières. Il faudra sans doute que dure longtemps encore l'aventure de l'intelligence humaine pour que des mots comme ceux de *richesse* et de *pouvoir* soient définitivement purgés de toutes leurs connotations platement éthiques.

VIII. SUR L'ÉCRITURE ET L'ARGENT

L'invention de l'argent est à l'intelligence pratique ce que l'invention de l'écriture est à l'intelligence théorique ; l'une et l'autre étaient préfigurées dans l'outil, dans le premier silex taillé par une main pleine d'intelligence.

L'homme vit dans une tension dialectique constante entre deux devenirs : il désire *faire* tout ce qu'il connaît et son désir de *connaître* n'a pas de frontières. L'homme vit de ce projet de dépassement perpétuel, dépassement dont le terme recule sans cesse vers l'infini si l'homme ne reconnaît pas de réalité qui lui soit transcendante.

Signes de chacun des deux intellects, l'argent et l'écriture témoignent de cette recherche infinie. Chacun à sa manière, l'un et l'autre dominent le temps et l'espace : l'argent comme signe des biens, l'écriture comme signe de la pensée.

Dans l'ordre pratique, il n'y a pas d'outil universel : l'universalité de représentation conférée à l'argent est une tentative de suppléer à ce manque. Mais l'infinité des désirs que l'argent fait naître n'est qu'une contrefaçon du besoin humain de l'infini. Dans l'ordre du savoir, il n'y a pas de parole universelle mais une

recherche d'universalité dans la tendance unificatrice des vues de l'intelligence, dont le discours prolixe, tout autant que le discours simpliste, n'est qu'une contrefaçon détestable.

IX. Y A-T-IL UN PREMIER PRINCIPE ?

Scruter les commencements ne va pas sans peine car la fin commande l'origine.

Saurions-nous juger du Principe de toutes choses à l'expérience des princes dans les choses humaines ? D'emblée, il faut distinguer prince et tyran. Celui qui est assis sur le trône n'est qu'un pantin lorsque se masque derrière lui un tyran qui l'agite, comme l'Argent derrière l'Autel ou derrière le Pouvoir. Mais peut-être les meilleurs des princes sont-ils encore plus cachés : vraie noblesse point n'a besoin de paraître. Dans les agirs de l'homme, qui pourrait démasquer les donneurs d'ordre et révéler les princes ?

Il n'est guère plus facile de reconnaître les tyrans qui se disputent l'attention des philosophes. Le Cosmos qui enserre l'homme et ce cosmos que l'homme refait en son âme sont-ils suspendus à la Parole d'Un Seul ?

Certains le pensent, qui voient en ce principe un Sur-homme qui pour d'autres est un tyran, les seconds y voyant l'Homme, tyran pour les premiers. D'autres divisent les deux cosmos, ne sachant plus lequel obéit au prince, lequel au tyran. Pour d'autres enfin, la question n'a plus de sens car le Cosmos s'est défait en une infinité de principautés. Le Prince a été forcé d'abdiquer en faveur de la Structure.